

DON JUAN DE MARANA
(1836)

ALEXANDRE DUMAS

Don Juan de Marana

ou

La chute d'un ange

drame en cinq actes, en neuf tableaux

Porte-Saint-Martin. – 30 avril 1836.

LE JOYEUX ROGER

2014

Cette édition a été établie à partir de celle du Théâtre complet de Dumas publiée en 1883 en 25 volumes par Calmann Lévy, à Paris.

ISBN : 978-2-923981-77-2

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon Ange et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu ; le bon Ange est debout près de lui, le glaive à la main et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

Scène première

Le mauvais Ange, le bon Ange.

LE MAUVAIS ANGE

Ô toi que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde !...
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter, et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours,
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé,
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière !...
Donc, je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie,
De soulever ton pied de mon sein condamné ;
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné !...

LE BON ANGE

C'est une volonté plus forte que la nôtre
 Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
 Et nous en subirons les ordres absolus,
 Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.
 Or, je ne sais quel temps doit durer ton martyr,
 Mais voici ce que Dieu me permet de te dire :
 Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
 Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
 Tige des Marana, dont l'illustre famille
 Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
 Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
 Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu,
 Qui, lui tendant les bras, lui dit : « Comme un archange,
 Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange ;
 Vous pouvez disposer de son sort aujourd'hui ;
 Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
 À cette grande voix, le pieux solitaire
 Tomba les deux genoux et le visage en terre,
 Puis, ayant adoré l'Éternel, répondit :
 « Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
 Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
 Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
 Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
 Combien le cœur de l'homme est faible à résister ;
 Et je voudrais sauver à ma race future
 Les éternels combats de l'humaine nature,
 Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
 Il en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,
 Que, sans être poussé par Satan vers l'abîme,
 De son propre penchant il commette un grand crime.
 Or, ajouta don Juan, Seigneur, pour que cela
 S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
 (Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre,

Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
 Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. »
 Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore : « Allez ! »
 Alors, je descendis de la voûte éternelle,
 Et, depuis ce moment, céleste sentinelle,
 J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
 Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
 Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
 Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
 Il faut qu'obéissant au décret éternel,
 Un des fils de don Juan devienne criminel.
 Maudit ! sois donc encor patient au supplice,
 Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, riant

Ah ! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
 Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
 Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
 Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.
 Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova !
 Et, tant que le Seigneur te dira d'aller, va !
 La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
 Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
 Ah ! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
 Dont la main, sur ce marbre, as-tu dit, m'enchâna :
 Eh bien, il a céans un fils qui, je l'espère,
 Est né pour délier ce que lia son père ;
 Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
 S'accomplira.

(Éclats de rire dans le fond.)

LE BON ANGE

Silence !

LE MAUVAIS ANGE

À moi, don Juan !... à moi !...

(Éclats de rire dans le fond.)

Scène II

Les mêmes, don Juan, don Cristoval, don Manuel,
Carolina, Juana, Vittoria, pages, valets.

La porte du fond s'ouvre ; on aperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumières ; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table ; deux nègres, vêtus en pages, entrent en portant des flambeaux ; la scène s'éclaire.

DON JUAN, à Cristoval, qui reste
en arrière, un verre à la main

Allons, Cristoval, assez de xérès et de porto comme cela !
c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les
glaces et les sorbets ! (Tendant les bras.) À moi, Carolina !

CAROLINA, passant son bras
autour du cou de don Juan

Me voilà, monseigneur !...

DON CRISTOVAL, vidant son verre
Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves ?

CAROLINA

Il ne m'enlève pas, je te quitte.

DON CRISTOVAL

Et pourquoi me quittes-tu, infidèle ?

CAROLINA

Parce que, depuis trois jours que nous nous connaissons, il y
en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

DON MANUEL

Plains-toi encore de la fausseté des femmes, Cristoval !

DON CRISTOVAL

Cela tombe admirablement bien ; car, pendant le dîner, je me
suis fiancé à la Juana.

DON MANUEL

M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne ?...

JUANA

Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre
Cristoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de

chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

DON MANUEL

Très-bien ! alors, à moi la Vittoria !

VITTORIA, adossée au piédestal,
et repoussant don Manuel

Non pas, monseigneur ! j'aime don Juan et pas un autre.

DON JUAN, se levant et allant à Vittoria

Oh ! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(Il porte la main à sa chaîne d'or.)

VITTORIA, l'arrêtant

Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN

Que veux-tu faire ?

VITTORIA

Que t'importe ?

DON JUAN

Prends, ma jalouse.

(Victoria prend le poignard à la ceinture de don Juan
et le passe à la sienne.)

CAROLINA

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer ?

DON JUAN, se couchant sur un divan

Je lui donnerai une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA

Tu es magnifique, seigneur don Juan ; mais je serai encore plus généreuse que toi... (L'embrassant au front.) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN

Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CROLINA

Mais, comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un de tes châteaux. Combien en as-tu ?

DON MANUEL

Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN

Non ; seulement, ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA

C'est égal, je te prête dessus. (Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, l'embrassant

C'est chose dite, j'emprunte.

DON CRISTOVAL

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartiennent à don José.

DON JUAN, négligemment

Qu'est-ce que don José ?

DON MANUEL

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN

Ah ! oui. Eh bien, si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; le juif sera volé.

JUANA

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte ?

DON JUAN

Tiens, ne m'en parle pas, Juana ; tu as peut-être entendu dire qu'il y a un Père éternel au ciel, n'est-ce pas ? Eh bien, je crois, Dieu me pardonne ! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, levant la portière
de la chambre à gauche du spectateur

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(Silence d'un instant.)

DON JUAN, se soulevant

Et il m'envoie chercher ?

LE DOMESTIQUE, traversant la scène

Non ; il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister ; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

(Le domestique sort.)

DON CRISTOVAL, se levant

Adieu, don Juan ; nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA

Adieu, don Juan ; tu es un impie, et tu perdras l'âme d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA

Adieu, don Juan ; j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN

Surtout si nous faisons pénitence ensemble. Prenons jour.

CAROLINA

Jamais !

DON JUAN

Alors, je t'attendrai de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, souriant

J'y serai.

DON JUAN

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien ?

VITTORIA

Si fait ; je te dis que, tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime ; et je te dis encore que, si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN

Adieu, ma charmante. (À ses pages.) Éclairez.

Scène III

Le bon Ange, le mauvais Ange, don Juan.

DON JUAN

Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfants avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire ; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité : mes pensées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent, cette nuit, mes richesses, mes châteaux et mes titres ne pas s'évanouir comme vous !... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais ; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour entrer dans la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan, il ne s'agit plus de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier ; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes : tu as affaire à un prêtre, parle-lui la sainte langue de l'Église.

Scène IV

Les mêmes, dom Mortès.

DON JUAN

Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait mander...

DOM MORTÈS

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à ceux qui vont mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père ?

DOM MORTÈS

Parlez, monseigneur.

DON JUAN

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse ?

DOM MORTÈS

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque.

DON JUAN

Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS

Plein de grandeur et de seigneurie.

DON JUAN

Mais en même temps fougueux et passionné.

DOM MORTÈS

Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS

Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JUAN

Certes ; mais il n'a pas toujours suivi les commandements de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS

Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN

Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS

Lequel ?

DON JUAN

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don José, comme je m'appelle don Juan ?

DOM MORTÈS

Je le sais.

DON JUAN

Eh bien, mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son âme ; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS

Et pourquoi ?

DON JUAN

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvents, comme je le ferais, moi... en orgies avec de jeunes étudiants, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques de Compostelle, et une chape d'or à Notre-Dame del Pilar, comme je le ferais, moi... enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourants, comme je ferais encore, moi... Comprenez-vous, mon père ?...

DOM MORTÈS

Oui, oui, monseigneur... Cependant, je crois que, si don José était à votre place...

DON JUAN

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est ? À Séville en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs, tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville ?... Il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Teresina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour prier et pleurer avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche ; car, si au moment de mourir... la fai-

blesse humaine est si grande à l'heure suprême !... il allait, ce qui est possible, légitimer ce bâtard... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, deux lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France !...

DOM MORTÈS

Rassurez-vous, monseigneur, car je sais, dans ce cas, quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN

Il vous les a dites ?... Oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... Il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmedo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédís de rente ? puis encore, peut-être, qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler don ; c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée... Oh ! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père !... oh ! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana, et qui dit : « Ceci est à moi, don José ! Cela est à toi, don Juan !... »

DOM MORTÈS

J'espère que don José arrivera à temps pour que votre noble père règle, de son vivant, ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN

Oh ! pour cela, vous vous trompez... Non !... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS

Eh bien, moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messenger qui la porte.

DON JUAN, furieux

Tu as écrit à don José, prêtre !... et qui t'a permis de le faire ?

DOM MORTÈS

Celui qui en avait le droit : votre père.

DON JUAN

Eh ! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue !... Ah ! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire !... Eh bien, donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre ? je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don José pour mon frère... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non pas parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu ; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa fille ; que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François I^{er}... et que je veux la surpasser, entends-tu ? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don José, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix ; mais n'oublie pas que je suis là, et que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTÈS, entrant dans la chambre

Dieu prenne pitié de vous, monseigneur !

DON JUAN

Priez pour vous-même, mon père.

Scène V

Le bon Ange, le mauvais Ange, don Juan.

DON JUAN

Allons, la lutte est engagée... il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan ! Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi ; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine ; car je m'entends mieux à me servir de l'épée que du poignard. (Soulevant la tapisserie.) Ah ! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille... Pourquoi t'éloignes-tu ? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume ?... Ah ! tu tires un parchemin de ta poitrine ; ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou, si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter... Ah ! ah ! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace... Chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas ? Une seconde encore, et il ne me restera rien... Il va signer... il... Prêtre maudit !... (Il s'élançe dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri ; au même instant, le bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant. Lorsque tous deux ont disparu, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.) Il était temps ! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard. (Allant à une fenêtre qui domine un précipice.) Personne ne l'a vu sortir ! Mon père s'est évanoui... et, quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale ! (Mettant le parchemin dans sa poitrine.) Allons, je suis toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte ! (Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du

bon Ange et du mauvais Ange n'est plus là.) Ah ! disparu ! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie ? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien, le crime est commis, le mauvais ange est libre. (Croisant les bras et regardant le ciel.)
Après ?

LE COMTE, appelant de la chambre voisine

Don Juan !

DON JUAN

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe : c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles ? pourquoi me senté-je malgré moi tout prêt à lui obéir ? Ah ! ah ! ah ! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant : « Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. » (Il s'approche comme malgré lui.) Préjugés de l'enfance, qui s'enracinent au cœur de l'homme !... chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qu'il s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort !... Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix ?... Don Juan, don Juan ! poitrine de lion où bat un cœur de femme, obéis !

LE COMTE

Don Juan !

DON JUAN, soulevant la tapisserie

Me voilà, mon père...

(Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé : c'est celle de don José.)

DON JOSÉ, dans l'antichambre

Don Juan !

DON JUAN, laissant retomber la portière

C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah ! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie !... Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan !
(Il revient tranquillement en scène.)

Scène VI
Don José, don Juan.

DON JOSÉ, s'élançant en scène

Don Juan ! don Juan ! est-il encore temps ? verrai-je encore mon père ?

DON JUAN, mettant le doigt sur sa bouche

Silence, frère !... il dort !...

DON JOSÉ, se jetant au cou de don Juan

Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère ! Comprends-tu ? si je n'avais pas reçu cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse ; il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre ! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits fût restée éternellement en ma mémoire... Oh ! cela n'était pas possible ! Dieu n'a pas voulu que cela fût... Laisse-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh ! mon père, mon père, mon digne père !...
(Il pleure.)

DON JUAN, lui passant un bras autour du cou

Pauvre José ! et tu as ainsi quitté Séville, tes amours enchantées, ta belle Teresina ?

DON JOSÉ

Tais-toi, don Juan, tais-toi ; ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père... Si j'ai quitté Teresina ! oh ! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon âme vînt plus vite ! Est-ce que sa maladie est mortelle ? est-ce qu'il souffre bien ? t'a-t-il parlé de moi ? s'est-il souvenu de José ?

DON JUAN

Oui, frère, nous avons souvent parlé de toi ensemble... Et tu disais que doña Teresina ?...

DON JOSÉ

Oh ! frère ! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Teresina, mon pauvre père ! Si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux

blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige, oh ! j'aurais été heureux, trop heureux !...

DON JUAN

Et tu l'as abandonnée à Séville, seule et si loin de toi ?

DON JOSÉ

Non, non !... elle m'a accompagné jusqu'en Castille ; je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor ; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE

Don José !

DON JOSÉ

N'ai-je pas entendu mon nom ? mon père ne m'a-t-il pas appelé ?

DON JUAN

Non, tu te trompes... Oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfants tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une âme errante et qui demande des prières ?

DON JOSÉ

Oui, c'est vrai ; mais moi seul tremblais... Tu n'avais pas peur, toi, et, tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN

Oui, et alors, comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don José !... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire, mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Teresina.

DON JOSÉ

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces : il y a trois jours que je marche sans m'arrêter ; il y a vingt-quatre

heures que je n'ai rien pris ; mais, si pendant ce temps, mon père...

DON JUAN

Je te dis qu'il dort. Viens, viens.

LE COMTE, d'une voix mourante

Don José !...

DON JOSÉ

Oh ! cette fois, je ne me trompe pas ; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix. Me voilà, père, me voilà !

DON JUAN, le poussant

Eh bien, va donc ! (À part.) Maintenant, je te permets de l'embrasser.

Scène VII

Don Juan, seul d'abord ; puis le bon Ange, puis le mauvais Ange.

DON JUAN, après avoir écouté un instant

Plus rien, rien que les sanglots de mon frère ; tout est fini ! (Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.) Ah ! (mettant la main sur sa poitrine) qui est-ce qui me parle là ? qui me dit que j'ai mal fait ? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi ? (On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.) La conscience ? Elle est comme don José, elle arrive trop tard. (Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.) Il n'est jamais trop tard pour se repentir ? Et la mort du prêtre ?... (Le bon Ange semble parler de nouveau.) Une pénitence de toute la vie peut l'expier ? (Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.) Et mon père qui m'appelait, et que j'ai laissé mourir sans lui répondre ! (Même jeu.) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils ? Donc, l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, appuyé sur le dossier de son fauteuil

Où, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être :
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître

De ses vassaux et de ses biens,
 Tandis que don José, par un destin contraire,
 Est pauvre... Allons, don Juan, tends les bras à ton frère,
 Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, sortant de terre et s'appuyant
 sur le dossier du fauteuil du côté opposé
 Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune :
 C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
 Depuis longtemps lasse tes yeux.
 Étranger, de quel droit viendrait-il au partage ?
 Garde à toi seul, don Juan, un immense héritage.
 Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE

Du moins, pour rétablir entre vous l'équilibre,
 Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre :
 Tu rempliras ainsi le désir paternel,
 Et José, libre, heureux près de sa jeune femme,
 Te dressera, don Juan, un autel dans son âme,
 Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine ?
 Laisse ton frère aller où son destin le mène ;
 Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
 Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
 Te devra le trésor de sa nuit virginale,
 Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues,
 Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
 Demandant au flot qui bruit
 Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
 Et quel est le secret des voluptés du monde
 Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE

Don Juan, c'est un trésor ! crois-moi, l'Andalousie
 Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie,
 Avec un teint blanc et vermeil,
 Avec de longs baisers, brûlants comme une flamme,
 Et des regards ardents qui pénètrent dans l'âme
 Comme deux rayons de soleil.

LE BON ANGE, s'éloignant

Adieu ! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
 De cette vie, un jour, tu sauras le mensonge,
 Et tu me chercheras d'un douloureux regard ;
 Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
 Avec des sanglots et des larmes ;
 Mais peut-être que Dieu répondra : « C'est trop tard ! »
 (Il disparaît.)

LE MAUVAIS ANGE, s'enfonçant lentement en terre
 Adieu, noble don Juan ! le monde est ta conquête,
 Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête ;
 Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi ;
 Et, si ton cœur, lassé des voluptés paisibles,
 Rêve des plaisirs impossibles,
 Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.
 (Il disparaît.)

Scène VIII

Don Juan, puis Hussein.

DON JUAN, se levant

Holà, esclave !

HUSSEIN, entrant

Que plaît-il à Votre Seigneurie ?

DON JUAN

Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai, ce matin, un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN

Préviendrai-je don José, le frère de Votre Seigneurie ?

DON JUAN

Retiens bien ceci, esclave, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira que José est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline ; don Juan sort par la porte opposée
à celle de la chambre où est son père.)

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre du château de Villa-Mayor.

Scène première

Teresina, Paquita, lisant toutes deux.

TERESINA

Paquita !

PAQUITA

Madame ?

TERESINA

Est-ce que le livre que tu lis t'amuse ?

PAQUITA

Prodigieusement ! Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie ?

TERESINA

À la mort !

PAQUITA

De quoi traite-t-il ?

TERESINA

Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque. Et le tien ?

PAQUITA

Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TERESINA

Avec les fils, tu veux dire ?

PAQUITA

Avec les fils, je dis.

TERESINA

Cela ne se peut pas.

PAQUITA

Pardon, señora, elle les a aimés chacun leur tour : le premier, un peu ; le second, beaucoup, et le troisième, passionnément ; la

progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TERESINA

Vous êtes folle, Paquita.

(Elle se remet à lire.)

PAQUITA, se levant et s'approchant de Teresina

Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb ; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait ; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies... Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder !

TERESINA

Pourquoi ?

PAQUITA

Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TERESINA

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras ?

PAQUITA

Moi, je n'en formerai qu'un.

TERESINA

Lequel ?

PAQUITA

Celui d'être à la place de madame.

TERESINA

Et tu te trouverais heureuse ?

PAQUITA

Certes ! car, lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, señora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TERESINA

Et comment cela ?

PAQUITA

D'abord cela parle, un éventail.

TERESINA

Quelle langue ?

PAQUITA

La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez. Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue ; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins ; cela veut dire clairement : « Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. » Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous plaît-il, oh ! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches ; cela signifie : « Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et, si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. » Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait de le lui dire à l'oreille ; dix minutes après, il repasse, et trouve que la señora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise ; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit : « Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence ; rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. » Vous entendez une sérénade sous votre balcon ; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : « Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime ; voyez comme il m'embrasse après chaque couplet ; c'est que vos jolies mains m'ont touché ; maintenant, répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter... Très-bien, ma belle maîtresse ! ne vous ennuyez pas trop de nous, bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor ; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme. Il entre ;

vous examinez son costume, pour voir s'il est riche et de bon goût ; vous regardez son page, pour voir s'il a une livrée ; vous jetez un coup d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries ; et, s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites : « Je veux trois choses », et il vous les donne !...

TERESINA

Mais sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui ?

PAQUITA

Vraiment ?

TERESINA

Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Cruz, lorsque je vis passer un beau cavalier ; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes ; il me salua en passant ; alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA

Bien !

TERESINA

Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (ayant l'air de chercher autour d'elle), que...

PAQUITA

Que ?...

TERESINA

Mon Dieu ! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA

Très-bien ! alors nous allons avoir la sérénade.

TERESINA

Oh ! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose ; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(On entend la ritournelle d'une sérénade.)

PAQUITA

Tenez, ce n'est pas la peine ; entendez-vous ?

TERESINA

Oh ! mon Dieu !

PAQUITA

Eh bien, qu'y a-t-il là d'effrayant ?

TERESINA

Oui ; mais si don José savait...

PAQUITA

Ah ! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(Elle va à la fenêtre.)

TERESINA

Que fais-tu ?

PAQUITA

Je vais ouvrir.

TERESINA

Je te le défends !

PAQUITA, ouvrant

Ah ! mon Dieu ! vous avez parlé trop tard.

TERESINA

Imprudente !...

PAQUITA

Voulez-vous que je la referme ?

TERESINA

Oh ! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA

Vous avez raison. (Faisant signe à sa maîtresse.) Venez tout doucement.

(Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.)

TERESINA, à la fenêtre

Le voilà ! c'est bien lui... Je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA

Écoutez !...

DON JUAN, chantant au bas de la fenêtre

En me promenant ce soir au rivage,

Où pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
 J'ai laissé tomber mon cœur sur la page.
 Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :
 Les procès sont longs, les juges vendus,
 Je perdrai ma cause ; et pourtant que faire ?
 Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus !

Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange,
 Et souvent le mal vous conduit au bien.
 De nos cœurs entre eux faisons un échange :
 Donnez-moi le vôtre, et gardez le mien.

PAQUITA

La ritournelle est délicieuse. (Chantant.) La la la la la...

TERESINA, l'arrêtant

Paquita !

PAQUITA

Oh ! c'est vrai ; et moi qui ne pense pas...

TERESINA, soupirant

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux
 château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre !

PAQUITA, soupirant plus fort

Oui, très-heureusement !

TERESINA, redescendant la scène

Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, à demi-voix

Écoutez !

TERESINA

Quoi ?

PAQUITA

On marche dans le corridor !...

TERESINA, vivement

Fermez cette porte, Paquita !

(Paquita ferme la porte.)

PAQUITA, écoutant

On s'arrête !

TERESINA, écoutant aussi

On frappe !

PAQUITA

Il faut savoir qui cela est.

TERESINA

Demande.

PAQUITA

Qui est là ?

HUSSEIN, en dehors

L'esclave du comte don Juan.

TERESINA

Paquita !

PAQUITA

Silence !... Et que veut le comte don Juan ?

HUSSEIN

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, se retournant vers sa maîtresse

Ses hommages !... c'est bien respectueux.

TERESINA

N'importe, je ne puis le recevoir.

HUSSEIN

Eh bien ?

PAQUITA

Eh bien, allez dire au comte don Juan que, ce soir, il est trop tard... Demain, nous verrons.

TERESINA

Que dis-tu donc ?

PAQUITA

Je répète vos paroles mot pour mot.

HUSSEIN

Mais, comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camériste.

PAQUITA, se retournant vers sa maîtresse

À la camériste, je n'y vois pas d'inconvénient... D'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... Vous ne pouvez le

laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TERESINA, vivement

Tu as raison.

PAQUITA, à Hussein

Allez dire au comte don Juan que la camériste de doña Teresina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TERESINA

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don José, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que leur mari.

PAQUITA, la poussant dans sa chambre

C'est bien, c'est bien, c'est bien !

(En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.)

Scène II

Don Juan, Paquita.

DON JUAN, de la porte du fond

Seule ?

PAQUITA, de l'autre porte

Seule.

DON JUAN, s'approchant

Tant mieux !

PAQUITA

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN

Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas ? Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom ?

PAQUITA

Paquita.

DON JUAN, allant à elle et la regardant

Eh bien, Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse ; si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans, et, si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà

trahi un mari, trompé deux amants, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA

Vous êtes sorcier, monseigneur !

DON JUAN

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA

Noble ?

DON JUAN

Je t'ai dit mon nom.

PAQUITA

Riche ?

DON JUAN

Comme une mine d'or.

PAQUITA

Et magnifique ?

DON JUAN

Comme le roi.

PAQUITA

Vous croirai-je sur parole ?

DON JUAN, lui donnant sa bourse

Non, sur actions.

PAQUITA

Je vous crois, monseigneur.

DON JUAN

Maintenant, parlons de ta maîtresse.

PAQUITA

Elle a...

DON JUAN

Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA

Elle s'appelle...

DON JUAN

Doña Teresina, je le sais.

PAQUITA

Elle est fiancée...

DON JUAN
 À don José, je le sais encore.
 PAQUITA
 Qu'elle...
 DON JUAN
 N'aime pas.
 PAQUITA
 Qu'elle aime.
 DON JUAN, lui passant sa chaîne au cou
 Ou plutôt qu'elle...
 PAQUITA
 Croit aimer.
 DON JUAN
 Ses défauts ?
 PAQUITA
 Je ne lui en connais aucun.
 DON JUAN, lui passant une bague au doigt
 Elle doit en avoir.
 PAQUITA
 Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine...
 DON JUAN
 J'ai deux chances de plus que le serpent... Ève n'était que
 curieuse.
 PAQUITA
 Et elle n'avait pas de femme de chambre.
 DON JUAN
 C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu,
 Paquita.
 PAQUITA
 Vous vous en allez ?
 DON JUAN
 Je sais ce que je voulais savoir.
 PAQUITA
 Reviendrez-vous ?

DON JUAN

Peut-être.

PAQUITA

Au revoir, monseigneur.

DON JUAN

Ne me reconduis-tu pas ?

PAQUITA, prenant un flambeau

Oh ! pardon.

(Elle sort derrière don Juan.)

Scène III

Teresina, puis Paquita

TERESINA, entrant doucement

Il est parti !

PAQUITA, jetant un cri dans le corridor

Ah !

TERESINA

Qu'y a-t-il ?

PAQUITA, rentrant sans flambeau

Rien ; j'ai laissé tomber mon flambeau.

TERESINA

Eh bien, ce cavalier ?

PAQUITA

C'est un noble seigneur.

TERESINA

Ses manières ?

PAQUITA

D'un prince !... et avec cela...

TERESINA

Quoi ?

PAQUITA

Timide !... oh ! mais timide comme un écolier...

TERESINA

Vraiment ?... Et t'a-t-il parlé de moi ?

PAQUITA

De qui vouliez-vous qu'il me parlât ?

TERESINA

Que t'a-t-il dit ?

PAQUITA

Que vous étiez belle comme une madone.

TERESINA

Après ?...

PAQUITA

Qu'il vous aimait comme un fou.

TERESINA

C'est tout ?

PAQUITA

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TERESINA

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don José ?

PAQUITA

Oh ! mon Dieu, oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez !...

TERESINA

Pourquoi ?

PAQUITA

Parce que cela a paru lui faire une peine !...

TERESINA

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant

Chut !...

TERESINA

Quoi ?

PAQUITA

Des pas !...

TERESINA

Où ?

PAQUITA, indiquant le corridor

Là !

TERESINA, écoutant

Ils s'approchent.

PAQUITA

On place quelque chose à la porte.

TERESINA

On s'éloigne.

PAQUITA

Il faut voir ce que c'est.

TERESINA

Attends encore.

(Pause.)

PAQUITA

Maintenant ?

TERESINA

Oui, je crois...

PAQUITA, ouvrant la porte

Une cassette !

TERESINA

Avec un papier ?

PAQUITA, lisant

« À doña Teresina, fiancée de don José. »

TERESINA, prenant la cassette

C'est vrai.

PAQUITA

Elle est pour vous !

TERESINA, la lui rendant

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA

Oh ! mon Dieu !

TERESINA

Quoi ?...

PAQUITA

Elle s'est ouverte toute seule... (Tout en marchant vers la porte.)

Des perles, des diamants !

Attends, que je voie.
TERESINA

Voyez...
PAQUITA

C'est un écrin royal.
TERESINA

« À doña Teresina, fiancée de don José. »
PAQUITA

Reporte-le !
TERESINA

Ce soir ?
PAQUITA

À l'instant !
TERESINA

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera temps demain matin.
PAQUITA

Quel magnifique collier !
TERESINA

Comme ces perles iraient à votre cou !
PAQUITA

Et ces bracelets ! regarde.
TERESINA

C'est le fils de quelque empereur.
PAQUITA

Et ces pendants d'oreilles, ce bandeau, cette ceinture.
TERESINA

Nous avons trouvé notre génie.
PAQUITA

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.
TERESINA, soupirant

Pourquoi pas ? Ces bijoux sont offerts à la fiancée de don José, et l'on accepte un cadeau de noces.
PAQUITA

TERESINA

Oui ; mais tu sais que don José aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA

N'y allez pas : la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TERESINA

Flatteuse !

PAQUITA

La señora veut-elle que je lui essaye ces bijoux ?

TERESINA

Non.

PAQUITA

Madame veut-elle que je la déshabille ?

TERESINA

Non.

PAQUITA

Madame me permet-elle de me retirer ?

TERESINA

Oui.

PAQUITA, allant jusqu'à la porte et revenant
À propos, ces bijoux ?

TERESINA, étendant la main dessus

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA

Comme madame voudra.

TERESINA

Demain matin, entends-tu ? n'y manque pas.

PAQUITA, de la porte

C'est chose dite.

(Elle sort.)

Scène IV

Teresina, puis le mauvais Ange.

TERESINA

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même ; car je suis seule, et personne ne peut me voir : ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine ! (Elle s'assied devant la toilette.) « Une fleur dans tes cheveux », me dit don José. (Mettant le bandeau.) Quelle différence !

(Pendant qu'elle met les uns après les autres les différents bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.)

LE MAUVAIS ANGE

Dans ce miroir, jeune fille,
 Regarde ton œil qui brille,
 Plus radieux et plus pur
 Que, dans une nuit sans voile,
 Ne brille l'or d'une étoile
 Au milieu d'un ciel d'azur.

Voix ta bouche parfumée
 Que la pudeur tient fermée
 Aux plus timides aveux ;
 Vois tomber sur ton épaule,
 Comme les rameaux d'un saule,
 Le trésor de tes cheveux.

Lorsqu'on est aussi parfaite,
 Jeune fille, on n'est pas faite
 Pour aller mourir d'ennui
 Dans quelque ville appauvrie,
 Où de la coquetterie
 Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
 Une grande capitale,
 Avec ses plaisirs, ses arts,
 Ses palais pleins de lumière,
 Et Golconde tout entière,
 Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
 Des chevaux, des équipages,
 Que l'on change tour à tour,
 Et des jours pleins de paresse
 Qui mènent avec mollesse
 À des nuits pleines d'amour.

(Le mauvais Ange disparaît.)

TERESINA

Oh ! que c'est étrange ! (Se levant.) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... C'est le feu de ces diamants qui m'éblouit ; c'est ce bandeau qui brûle mon front ; c'est ce collier qui embrasse ma poitrine... Oh ! l'air que je respire est de flamme... Ma vue se trouble. J'étouffe. (Retombant.) Don Juan !... don Juan !...

Scène V

Teresina, don Juan

DON JUAN, entrant doucement et allant
 mettre un genou en terre près de Teresina

Me voilà.

TERESINA, avec effroi

Grand Dieu !

DON JUAN, toujours un genou en terre

Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave ; vous m'avez appelé, je suis venu... Qu'avez-vous à m'ordonner ?

TERESINA

Oh ! rien. (S'apercevant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.)
 Et ces bijoux ! oh ! n'allez pas croire que je voulais les garder...

Ce matin, Paquita devait vous les rendre, et, puisque vous voilà...

(Elle ôte le collier.)

DON JUAN

Il est trop tard, Teresina ; ces bijoux ont une vertu magique : vous les avez touchés, cela suffit, et, s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous !...

TERESINA

Vous les remporterez, n'est-ce pas ? Oh ! je vous supplie...

DON JUAN

Et, quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absents que présents ? Non, vous les chercherez des yeux ; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver ; non, vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Teresina, vous vous êtes endormie sous son ombre : c'est celle du mancenillier.

TERESINA, mettant ses mains sur ses oreilles

Taisez-vous, taisez-vous ! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, jouant avec le collier

et le faisant étinceler à ses yeux

Vous ne les avez portés qu'un instant : eh bien, avouez, n'est-ce pas, qu'ils ont bouleversé tout votre être ? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraudes et aux fruits d'or ?... n'est-ce pas que vous avez entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado ?

TERESINA

Oh ! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier : silence ! silence !

DON JUAN

Vous étiez la plus belle de ces femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TERESINA

Songe ! songe que tout cela !

DON JUAN

Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Teresina, et je te bâtis sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

TERESINA

Don Juan, je vous demande grâce !... Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN

Teresina, je vous aime ! je vous aime comme jamais je n'ai jamais aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Teresina, je suis riche et puissant ; je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine ; Teresina, vous aurez, chaque jour de la semaine, une parure différente de celle-ci ; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carrosses armoriés... Teresina, le bonheur est là, le repousseras-tu ?

TERESINA, tombant à genoux

Mon Dieu, ayez pitié de moi ; envoyez à mon secours quelqu'un de vos anges, ou, sans cela, oh ! mon Dieu ! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Teresina, et enfin y posant ses lèvres. Teresina presque évanouie.) Ah !

PAQUITA, entrant et sortant aussitôt

Señora, señora, monseigneur don José arrive... Je vais l'arrêter un instant.

TERESINA, s'arrachant des bras de don Juan

Don José ! oh ! je suis sauvée !...

Scène VI

Don Juan, puis le bon Ange et le mauvais Ange.

DON JUAN

Allons, don Juan, voici l'heure ; il s'agit de céder la place ou de la garder ; car, Dieu me pardonne ! elle était à peu près prise... Tu as cinq minutes pour te décider.

(Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.)

LE BON ANGE, écartant le rideau
 de la Madone, à gauche du spectateur
 J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière
 J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
 Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
 « Descends ; que ta parole en son cœur retentisse,
 Et, jusqu'à ton retour, j'enchaîne ma justice,
 Car je suis le Seigneur miséricordieux. »

Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
 Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
 Veux-tu revoir le jour, suis mes pas, prends ma main,
 Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
 Et je te prêterai mes ailes
 Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange
 L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange ;
 Mais je sais que des cieux le séjour enchanté,
 S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
 Et que mon cœur divin contient assez de larmes
 Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(Il disparaît.)

DON JUAN, se levant

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(Il s'assied de l'autre côté du théâtre.)

LE MAUVAIS ANGE, apparaissant derrière lui
 N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée ;
 Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
 Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront ?
 Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
 Tu te rappelleras ces austères paroles,
 Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
 Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.
 Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
 Près de ces voluptés dont tu sais le mystère ?
 Crois-moi, les heureux de la terre,
 Don Juan, sont les élus du ciel !

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
 S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
 Quitter la table avant qu'arrive le dessert ;
 Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
 Te lever au milieu de ta royale orgie,
 Pour aller adorer le Seigneur au désert.
 (Il disparaît.)

Scène VII

Don Juan, Paquita.

PAQUITA, rentrant

Encore ici, monseigneur !...

DON JUAN

Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA

Laquelle ?

DON JUAN

Que jamais fiancé n'est venu plus à temps...

PAQUITA

Pour reprendre sa maîtresse ?

DON JUAN

Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.)

PAQUITA, le suivant des yeux

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature
 humaine qui lui ressemble le plus.

Scène VIII

Teresina, don José, Paquita, au fond.

TERESINA, appuyée au bras de don José

Oh ! José, José, vous voilà donc ! Dieu soit béni ! car je suis bien heureuse de votre retour !

DON JOSÉ

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Teresina ! Oui, je suis revenu en toute hâte ; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. À peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange ; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... J'accourus.

TERESINA

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don José ; la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée !

DON JOSÉ, souriant

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Teresina ? Les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une si jeune et si belle héritière ?

TERESINA

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivants qui sont à craindre.

DON JOSÉ

Comment cela ?

TERESINA

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÉ

On la lui a accordée, je l'espère ?

TERESINA

Oui ; mais il a désiré me remercier.

DON JOSÉ

À sa place, j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite ?

TERESINA

Non, je l'ai refusée ; alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don José.

DON JOSÉ

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant. Et ces bijoux ?

TERESINA

Les voici. J'avais donné ordre à Paquita de les lui reporter ce matin. Mais je suis femme, don José, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? et, faible devant une pareille séduction... voyez comme ces diamants sont beaux !... avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait... Eh bien... oh ! il faut que ces bijoux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur était là, à mes genoux, à mes pieds... J'ai résisté, don José ; mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraînement fascinateur dans tout ce qu'il disait... J'ai résisté ; mais, si je l'avais vu une seconde fois... (Se jetant à son cou.) Mais vous voilà, don José !... et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas ?

DON JOSÉ, les yeux fixes

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Teresina... Comment appelez-vous cet étranger ?

TERESINA

Don Juan.

DON JOSÉ

C'est lui !... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de

mon père ! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe ! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour et dont il n'a trouvé que le cadavre... Ô don Juan ! don Juan !

TERESINA

Tu le connais donc ?

DON JOSÉ

Oui, je le connais ! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Teresina ! pauvre fleur ! tu avais deviné l'orage...

TERESINA

Eh bien, je suis ta fiancée, n'est-ce pas ? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel ; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant... Eh bien, don José, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh ! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÉ

Teresina, vous êtes un ange... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse ; allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure, nous y serons...

PAQUITA

J'y vais, monseigneur.

(Elle sort.)

DON JOSÉ, continuant

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Teresina ! tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries ; car, moi aussi, je suis riche ; moi aussi, j'ai des domaines ; moi aussi, je suis noble ! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur ? Cela est... Eh bien, ma belle Teresina, allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour ; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon

ange ! allez !...

TERESINA

Vous êtes bon, monseigneur ! Oh ! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas ?

DON JOSÉ

Soyez tranquille.

(Elle sort.)

Scène IX

Don José, puis don Juan.

DON JOSÉ

Oh ! don Juan ! don Juan ! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle prononçât ton nom ; rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée ! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère !...

DON JUAN, à la porte

Salut à don José !

DON JOSÉ, tristement

Bonjour, frère !

DON JUAN

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don José...

DON JOSÉ

Je comptais le faire aux funérailles de mon père ; mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister ; et, comme depuis longtemps je comptais visiter les domaines de mes aïeux, je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÉ

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter ?

DON JUAN

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÉ

Oui, je sais que tu l'as vue.

DON JUAN

Deux fois.

DON JOSÉ

Et tu l'as trouvée ?...

DON JUAN

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÉ

Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN

J'en parle comme un amant.

DON JOSÉ

Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan ?

DON JUAN

Eh bien, j'aime ta fiancée, don José.

DON JOSÉ, lui tendant la main

Tais-toi, frère, tu es fou.

(Il va pour entrer chez Teresina.)

DON JUAN

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille ?

DON JOSÉ, riant

Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan ?

DON JOSÉ

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... Mais je sais aussi que tu m'aimes, frère ; je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN

C'est cela ! et, pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de battre ; et, si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent

d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis ?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être !... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie ! Et, pendant que je gagnerais le ciel, je m'en rapporterais à don José du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille ?

DON JOSÉ

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan ; laisse-moi douter encore, frère !...

DON JUAN

J'aime Teresina, te dis-je, et, sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi !

DON JOSÉ

Alors, c'est une lutte que tu me proposes ?...

DON JUAN

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... Tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÉ

Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN

José, José ! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan !

DON JOSÉ

Mes droits sont sacrés.

DON JUAN

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas ? Tu veux me prendre ma place dans le cœur de Teresina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don José !... tu n'es pas heureux en usurpations !

DON JOSÉ

Que dis-tu ?

DON JUAN

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, ou dans le cœur d'une femme, escroquer un titre ou voler un amour... Mais je dis aussi que, lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger. Me voilà !... arrière, don José, arrière !

DON JOSÉ

Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN

Tu en as menti, don José, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÉ

Oh ! c'en est trop !

Scène X

Les mêmes, Teresina.

DON JUAN, se croisant les bras

Toi, gentilhomme ? toi, mon frère ? Et où est ta lettre d'affranchissement, esclave ? où est ton acte de reconnaissance, bâtard ? Ah ! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père ? Eh bien, tu te trompais. (Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.) Tiens, lis !...

TERESINA

Don José ! don Juan ! Qu'y a-t-il ?

DON JOSÉ, ramassant le parchemin

Se pourrait-il ? Oh ! mon Dieu !...

TERESINA

Mais qu'y a-t-il ?...

DON JUAN, la prenant par le bras

et lui montrant don José

Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas ? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas ? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse,

n'est-ce pas ? Eh bien, cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà, messieurs ! entrez !

(Plusieurs hommes armés entrent.)

TERESINA

Est-ce vrai, don José ?

DON JOSÉ, écrasé

Mon Dieu ! mon Dieu !...

DON JUAN

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave !... Chapeau bas devant ton maître, vassal ! (Il lui fait sauter son chapeau.) Dépouille ces vêtements, qui sont ceux d'un gentilhomme (il lui arrache son manteau), et revêts la livrée d'un valet ; et, à l'avenir, n'approche plus de cette femme ; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne (jetant le bras autour de Teresa) ; car cette femme est à moi !...

DON JOSÉ, tirant son épée

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fraticide !

(Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.)

TERESINA

Ah !

(Elle tombe dans les bras de Paquita.)

DON JUAN, se tournant vers ses hommes d'armes

Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres ; emmenez-le !

(Les hommes d'armes saisissent don José et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.)

LE SÉNÉCHAL

Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée ?

DON JUAN

Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

Scène XI

Don Juan, Teresina, Paquita.

PAQUITA, montrant Teresina évanouie

Monseigneur !

DON JUAN, la soutenant

Des flacons, des sels ! allons, cours ! (Paquita sort.) Esclave !

HUSSEIN

Monseigneur ?

DON JUAN

Mes hommes d'armes ?

HUSSEIN

Sont prêts.

DON JUAN

Mon cheval ?

HUSSEIN

Est sellé.

DON JUAN

Ma bannière ?

HUSSEIN

Au vent.

DON JUAN, emportant Teresina

Allons, alors !

HUSSEIN

Vous n'attendez pas des secours ?

DON JUAN

Le grand air la fera revenir... (Entrant dans le corridor.) Ferme cette porte derrière nous !

(Hussein sort le dernier et ferme la porte.)

Scène XII

Paquita, rentrant ; puis don José.

PAQUITA

Voilà, monseigneur, voilà ! Personne ! Où sont-ils ?

DON JOSÉ, au bas de l'escalier

Teresina !

PAQUITA

C'est la voix de don José.

DON JOSÉ, se rapprochant

Teresina !

PAQUITA

Il vient ! s'il apprenait... Mon Dieu !

DON JOSÉ, se précipitant dans l'appartement par la
porte de la chambre de Teresina, pâle et sans pourpoint
Teresina !

PAQUITA, fuyant par la même
porte qu'il a laissée ouverte
Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi !
(Elle ferme la porte.)

Scène XIII

Don José, seul, secouant la porte
par laquelle est sorti don Juan.

Fermée !... C'est par cette porte qu'il est sorti. (Se retournant vers l'autre.) Mais, par celle-ci, on peut le rejoindre. (Secouant la porte.) Fermée aussi ! Cette fenêtre, du moins... (Il l'ouvre.) Fermée encore !... des barreaux de fer ! (Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. Se relevant.) Abandonné de Dieu !... abandonné des hommes !... abandonné de tout !... À moi, le démon !... à moi, Satan !... On dit que notre famille a un mauvais ange ; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle. À moi, le mauvais ange des Marana !... à moi !...

Scène XIV

Don José, le mauvais Ange.

LE MAUVAIS ANGE

Me voilà, maître... J'étais en train d'escorter en enfer l'âme de doña Vittoria ; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÉ

À mon tour, maintenant !

LE MAUVAIS ANGE

Ordonnez.

DON JOSÉ

Démon, il faut que je me venge !

LE MAUVAIS ANGE

De don Juan ?

DON JOSÉ

Oui !

LE MAUVAIS ANGE

Qui vous a insulté, n'est-ce pas ?

DON JOSÉ

Oui !

LE MAUVAIS ANGE

Qui vous a enlevé votre maîtresse ?

DON JOSÉ

Oui !

LE MAUVAIS ANGE

Et qui vous a fait battre de verges ?

DON JOSÉ

Tais-toi !...

LE MAUVAIS ANGE

Ah ! ah ! ah !...

DON JOSÉ

M'as-tu entendu, maudit ?

LE MAUVAIS ANGE

À quoi puis-je vous être bon ?

DON JOSÉ

Ouvre-moi ces portes ; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet ? Battu et pendu dans le même jour ? Allons donc !...

DON JOSÉ

Mais tu ne peux donc m'aider en rien ?

LE MAUVAIS ANGE

Si fait ; y aura-t-il du sang versé ?

DON JOSÉ

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE

Y aura-t-il une âme perdue ?

DON JOSÉ

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÉ

Hâte-toi !

LE MAUVAIS ANGE

Vous avez du courage ?

DON JOSÉ

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE

C'est bien.

DON JOSÉ

Que faut-il faire ?

LE MAUVAIS ANGE

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père pour son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère pour gentilhomme.

DON JOSÉ

Mais mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, n'est-ce pas ? scellé de son sceau, n'est-ce pas ?

DON JOSÉ, ramassant le parchemin

Le voilà.... Oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien, il faut que votre père le signe.

DON JOSÉ

Mais je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE

Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÉ

Mon Dieu ! mon Dieu !...

LE MAUVAIS ANGE

Le corps meurt, mais l'âme survit ; or, l'âme, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son âme : l'ambitieux, le trône ; l'avare, son trésor ; l'envieux, sa haine. En conjurant une âme au nom de la passion qui l'a animée, l'âme vous entend et remonte de l'enfer, ou redescend du ciel pour animer le corps ; or, l'âme du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi ; conjure donc l'âme de ton père au nom de cet amour, et ton père sera forcé de te répondre.

DON JOSÉ

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilège !...

LE MAUVAIS ANGE

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÉ, d'une voix sombre

Je descendrai dans la tombe de mon père ; après ?

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien, après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant ; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses biens et de ses vassaux. Après, eh bien, vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait, ou autre chose.

DON JOSÉ

C'est infernal !... mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE

Voulez-vous passer par le chemin le plus court ?

DON JOSÉ

Oui.

LE MAUVAIS ANGE

Donnez-moi la main.

DON JOSÉ

La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, s'enfonçant en terre avec lui

Allons !

(Ils disparaissent.)

TROISIÈME TABLEAU

Au ciel. – Le théâtre représente l'espace ; des nuages flottent. La Vierge est assise, éclairée par une lumière ardente. À trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon Ange est à genoux.

Scène unique

Le bon Ange, la Vierge.

LE BON ANGE

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère

Fut si souvent offert ;

Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,

Tant vous avez souffert ;

Vous dont les yeux divins, sur la terre des hommes,

Ont versé plus de pleurs

Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes,

Fait éclore de fleurs ;

Vase d'élection, étoile matinale,

Miroir de pureté,

Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,

La suprême bonté ;

À mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,

Je tombe à vos genoux ;

Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,

Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE

Parlez ; car mes regards, parmi ces blondes têtes

Dont Dieu s'environna,

Vous cherchèrent souvent., Je vous connais : vous êtes
L'ange de Marana.

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-Nous ?
Parlez ; mon Fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE

Ô Vierge ! vous savez quel céleste mystère
M'enchâînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si longtemps sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan ; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : « Il changera de route ! »
Le seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
Et, jusqu'à ton retour
Je laisserai dormir le fer de ma colère
Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor ;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal ;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,
 Que, jusqu'à mon retour,
 Il laisserait dormir le fer de sa vengeance
 Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère ;
 Car, pendant mon exil,
 Peut-être dans la voie étroite et salutaire
 Don Juan rentrera-t-il ?

Mais, comme vous savez qu'aux voutes éternelles,
 Malgré moi, tend mon vol,
 Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
 Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
 Et je vous bénirai ;
 Car Dieu ne me verra devant lui repaître
 Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE

Ô pauvre ange immortel ! qui, comme un don, réclame
 La faveur de mourir !
 Ô pauvre cœur divin qui veut un corps de femme
 Afin de mieux souffrir !

Mon fils, tu le sais, fait le même voyage ;
 C'était un cœur puissant,
 Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
 D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère ;
 On ne meurt qu'une fois ;
 Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire ?

LE BON ANGE

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,

Si, brisés par leurs corps,
 Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice ?

LE BON ANGE

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE

Voici venir au ciel une âme que la terre
 Rend à l'éternité...

(On voit passer, sous la forme d'une flamme,
 une âme qui monte au ciel.)

LE BON ANGE

Laissez-moi ranimer, sur son lit solitaire,
 Le corps qu'elle a quitté.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
 Que sœur Marthe a vécu.

Ô Vierge ! accordez-moi l'avenir de misère
 Qu'elle-même aurait eu.

Contre cet avenir permettez que j'échange
 Mon céleste avenir ;

C'est mon désir ardent...

LA VIERGE

Qu'il soit fait, ô bel ange,
 Selon votre désir.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
 Sans aucun souvenir du céleste séjour,
 Ayant, pour tout soutien et tout trésor, dans l'âme :
 L'espérance, la foi, la prière et l'amour.

(Les ailes de l'Ange tombent toutes seules,
 et l'Ange redescend lentement vers la terre.)

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Une posada élégante, à Madrid. À gauche du spectateur, une Madone peinte sur le mur, et éclairée par une lampe.

Scène première

Don Fabrique, don Henriquez, entrant.

DON FABRIQUE

Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Luis de Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ

Je suis de ton avis ; seulement, cet homme ne se nomme pas don Luis de Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FABRIQUE

Je connais don Luis, et je ne connais pas don Juan ; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même ; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

DONT FABRIQUE

Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan de Marana, je l'ai vu faire à don Luis de Sandoval.

DON PEDRO, entrant

Qui parle de don Luis de Sandoval ?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ

Laquelle ?

DON PEDRO

Savez-vous de qui il est fils ?

DON FABRIQUE

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que

le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO

Certes ; mais vous oubliez de dire de qui il est fils... Or, savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils ?

DON HENRIQUEZ

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu, malgré ses prières, obtenir d'héritier. Or, un soir qu'il rentra dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune considérable et un nom noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur la toile, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule ; il se retourna : c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... À cette question, le démon répondit que, tous les cent ans, Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder quelquefois aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... (Sandoval entre.) Alors... (parlant plus bas), on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était plus facile... Si bien...

Scène II
Les mêmes, Sandoval.

SANDOVAL

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo : l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme monseigneur Satan, et qui rôtit en enfer ?... Merci de la généalogie !... (Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.) Voici ma place, messieurs... Je vais donner une sérénade à doña Inès, comtesse d'Almeida ; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaît, il me trouvera sous ses fenêtres.

(Il sort.)

Scène III

Don Fabrique, don Henriquez, don Pedro, puis don Juan.

DON HENRIQUEZ

Eh bien, Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire ?

DON PEDRO

Je dis que tout à l'heure j'en doutais encore.

DON FABRIQUE

Et que maintenant ?

DON PEDRO

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ

Eh bien, cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(Don Juan entre.)

DON FABRIQUE

Qu'est-ce que cette aventure ?

DON HENRIQUEZ

D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN, entrant

Vous vous trompez, señor : il préfère le val-de-peñas.

DON HENRIQUEZ

Soit !... Hier donc, don Juan, après avoir vidé deux bouteilles de val-de-peñas...

DON JUAN

Vous êtes dans l'erreur, mon maître : il en avait vidé quatre.

DON HENRIQUEZ

Peu importe... Il se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier : c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan, se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait ; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan¹.

DON FABRIQUE

Et que fit don Juan ?

DON JUAN

Don Juan y alluma le sien, et dit : « Merci. »

(Il va s'asseoir à la place réservée par Sandoval.)

DON PEDRO, lui frappant l'épaule

Seigneur cavalier !

DON JUAN

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est

1. Nous savons parfaitement que le tabac n'a été apporté en Europe que depuis deux siècles, à peu près ; mais une tradition espagnole attribuée à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

passée ?

DON PEDRO

En aucune manière.

DON JUAN

Qu'est-ce alors ?

DON PEDRO

Je vous prévienne que cette place est retenue.

DON JUAN

Que m'importe !

DON PEDRO

Mais retenue par don Luis de Sandoval !

DON JUAN

Après ?

DON PEDRO

Vous êtes étranger, sans doute ?

DON JUAN

Autant qu'un vieux Castillan peut l'être à Madrid.

DON PEDRO

Alors, vous ne connaissez pas don Luis de Sandoval ?

DON JUAN

Si fait, de réputation.

DON PEDRO

Et vous vous exposez ?...

DON JUAN

Cela me regarde... (Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.) Gomez ! une bouteille de malaga et deux verres !

(Gomez les apporte. Moment de silence et d'étonnement de la part des cavaliers, et d'insouciance de la part de don Juan.)

Scène IV

Les mêmes, Sandoval.

SANDOVAL, entrant et allant à don Juan

Señor !

DON JUAN, avec hauteur

Qu'y a-t-il ?

SANDOVAL

Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN

Vous le voyez.

SANDOVAL

Et votre intention est d'y rester ?

DON JUAN

Sans doute.

SANDOVAL

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

SANDOVAL

Peut-être ne savez-vous pas qui je suis ?...

DON JUAN

Si fait !... un de ces messieurs a pris la peine de me le dire.

SANDOVAL

Et vous vous êtes assis à la place de don Luis de Sandoval, sachant qu'elle était à don Luis de Sandoval ?... Alors, vous êtes don Juan de Marana.

DON JUAN, lui tendant la main

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

SANDOVAL

Tant mieux ! car il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

DON JUAN

Et moi aussi.

SANDOVAL

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN

Et moi aussi !

SANDOVAL

De sorte que je vous hais.

Et moi aussi.
DON JUAN

SANDOVAL
Alors, nous allons nous entendre... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN
Volontiers.

SANDOVAL, s'asseyant
On vous dit brave cavalier ?

DON JUAN
Voici mon épée.

SANDOVAL
Beau joueur.

DON JUAN
Voici ma bourse.

SANDOVAL
Et bon compagnon auprès des femmes ?

DON JUAN
Voici ma liste.

SANDOVAL
La liste d'abord ; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN
Et aucune ne se fera attendre.

SANDOVAL
Cette liste est divisée en deux colonnes ?

DON JUAN
Pour plus de clarté.

SANDOVAL
D'un côté, les femmes séduites ?

DON JUAN
De l'autre, les maris trompés.

SANDOVAL
Elle commence par doña Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN
Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... Vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe

m'a fourni son contingent.

SANDOVAL

Erreur !...

DON JUAN

Comment cela ?

SANDOVAL

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai ; mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN

Laquelle ?

SANDOVAL

Celle du Seigneur.

DON JUAN

C'est par Dieu vrai ! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage devant vous ma foi de gentilhomme qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

SANDOVAL

Maintenant, jouons !

DON JUAN

À vos ordres.

SANDOVAL

Gomez, des cartes !

DON JUAN

Gomez, des dés !

SANDOVAL

Vous préférez ?...

DON JUAN

Cela va plus vite.

SANDOVAL

Parfaitement.

DON JUAN

Votre enjeu ?

SANDOVAL, jetant sa bourse

Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, jetant la sienne

Va !

SANDOVAL

Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN

Oh ! entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

SANDOVAL, secouant les dés

En trois coups ?

DON JUAN

En un seul, s'il plaît à Votre Honneur ?

SANDOVAL, amenant

Cinq !

DON JUAN

Sept !

SANDOVAL

Ma revanche ?

DON JUAN

Volontiers... Que jouons-nous, cette fois ?

SANDOVAL

J'ai perdu tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN

Votre parole est bonne...

SANDOVAL

Cette agrafe vaut encore mieux.

DON JUAN

Cette chaîne !...

SANDOVAL

Très-bien... Neuf !

DON JUAN

Onze !...

SANDOVAL

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN

J'en possède trois dans les deux Castilles.

SANDOVAL

Château contre château.

DON JUAN

Le vôtre se nomme ?

SANDOVAL

Almonacil.

DON JUAN

Choisissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

SANDOVAL, jetant les dés sur la table

Onze ! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, les jetant à son tour

Douze ! pour Almonacil.

SANDOVAL, se levant

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN

Êtes-vous déjà las de celui-ci ?

SANDOVAL

Je n'ai plus rien au monde, que ma maîtresse.

DON JUAN

Son nom ?

SANDOVAL

Doña Inès, comtesse d'Almeida.

DON JUAN

Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre doña Inès d'Almeida.

SANDOVAL

Vous êtes fou, don Juan !

DON JUAN

Prenez garde, seigneur cavalier !... car je dirai partout que j'ai proposé à don Luis de Sandoval un enjeu, et que don Luis de Sandoval n'a pas osé le tenir.

SANDOVAL

Vous ne le direz pas.

DON JUAN

Gomez, des cartes !

SANDOVAL, montrant les dés

Vous avez assez de ces joujoux ?

DON JUAN

Ils vous portent malheur.

SANDOVAL

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN

Pourquoi cela ?

SANDOVAL

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN

Hier, j'aurais ajouté au mien une jeune fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

SANDOVAL

Et qu'est-elle devenue ?

DON JUAN

Satan le sait ! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle ; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

SANDOVAL

La porte ouverte ?

DON JUAN

Non, la fenêtre.

SANDOVAL

Et elle donnait ?

DON JUAN

Sur le Mançanarès.

GOMEZ, entrant

Voici les cartes.

SANDOVAL

Au premier as.

DON JUAN

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

SANDOVAL

Va pour doña Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS

Bravo ! c'est largement engagé.

SANDOVAL

Henriquez, donnez les cartes !

(Henriquez donne les cartes.)

DON JUAN, montrant l'as qui lui est échu

Votre maîtresse est à moi, don Luis.

SANDOVAL

Gomez, du papier, de l'encre, des plumes !

GOMEZ

Voilà, Votre Honneur.

SANDOVAL écrit, plie et cache

Faites porter cette lettre à doña Inès, comtesse d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN

Que lui dites-vous ?

SANDOVAL

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle et que je l'attends ici ; les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN

Et ce second billet ?

SANDOVAL

Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN

Il dit ?

SANDOVAL

Lisez !

DON JUAN, lisant

« Madame, je vous ai jouée et je vous ai perdue ; vous appartenez maintenant au seigneur don Juan de Marana, à qui je cède tous mes droits sur vous ; j'espère que vous ferez honneur à ma

signature.

» DON LUIS DE SANDOVAL D'OJEDO. »

SANDOVAL

Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : doña Inès, comtesse d'Almeida, est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une fiole de poison à sa ceinture ; gardez-vous de l'un et de l'autre.

DON JUAN

Merci ; mais, à mon tour, un mot, seigneur don Luis : votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui ; reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe ; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

SANDOVAL, donnant la bourse et l'agrafe à ses amis

Tenez, Pedro ; tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi. Mon château d'Almonacil est à vous, don Fabrique. Messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

DON FABRIQUE

Vous êtes un magnifique seigneur, don Luis.

DON PEDRO

Un véritable hidalgo.

DON HENRIQUEZ

Un Espagnol du temps de Rodrigue.

SANDOVAL

Remerciez le seigneur don Juan, messieurs, et non pas moi.

DON FABRIQUE

Mais votre château ?

SANDOVAL

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres ; le reste est à vous.

DON JUAN

Don Luis !...

SANDOVAL

Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux

à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

SANDOVAL

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado ; ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(Ils sortent.)

Scène V

Don Juan, seul.

Ah ! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Luis ! vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons doña Inès.

Scène VI

Don Juan, Inès, introduite par Gomez.

GOMEZ

C'est ici, señora.

INÈS

Merci. (Entrant vivement.) Que vous est-il arrivé ? qu'avez-vous, don Luis ? seriez-vous blessé ? (Reculant à la vue de don Juan.) Un étranger ! un inconnu ! Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

DON JUAN

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS

Laissons cela, señor. Où est don Luis de Sandoval ? que fait-il ?

DON JUAN

Mais, s'il ne m'a point menti, il est à cette heure au Prado,

avec ses amis, don Fabrique et don Henriquez... Ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique temps de promenade ?

INÈS

Mais pourquoi lui au Prado, et vous ici ?

DON JUAN, lui présentant le billet de Sandoval

Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS

Mais donnez donc ! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience ? (Elle lit et regarde don Juan.) Cette lettre n'est pas de Sandoval.

DON JUAN

Ne reconnaissez-vous point son écriture ?

INÈS

Si fait, par Notre-Dame, c'est bien la sienne ! mais, écoutez, je ne comprends pas bien encore ; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN

Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix ; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout !

INÈS

Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN

Si vous haïssez Sandoval, cela revient au même.

INÈS

Oh ! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS

Oui, oui. (Comparant.) Voilà bien sa signature, la même qu'il ose mettre au bas de la première lettre où il me dit : « Doña Inès, vous êtes belle ; doña Inès, je vous aime. DON LUIS DE SANDOVAL D'OJEDO. » Un nom de noble que je croyais un noble nom ; Sandoval, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu ! et c'est celui-là, le même, le seul pour qui j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur

d'un Espagnol, vrai sur la foi d'un gentilhomme ?

DON JUAN

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DON JUAN

Maintenant, le haïssez-vous, madame ?

INÈS

Maintenant, je le méprise.

DON JUAN

Et moi ?...

INÈS

Vous êtes noble ?

DON JUAN

Comme l'infant.

INÈS

Vous êtes brave ?

DON JUAN

Comme le Cid.

INÈS

Et vous vous nommez ?

DON JUAN

Don Juan.

INÈS

Don Juan, je t'aime !

DON JUAN

Bien, ma Chimène.

INÈS

Écoutez, cependant.

DON JUAN

J'écoute.

INÈS

Il m'a vendue, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée... c'est bien ; mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez sans

doute pas que j'avais fait un serment ?

DON JUAN

Lequel ?

INÈS

De ne point appartenir à un autre tant qu'il serait vivant...
Vous voyez donc bien qu'il faut qu'il meure pour que je puisse
être à vous.

DON JUAN, prenant son manteau

C'est juste ; il mourra.

INÈS, allant à lui avec un dernier doute

C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit ?

DON JUAN

Aussi vrai qu'il est au Prado, où je vais le chercher...

INÈS

Allez donc ! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour
que je sois sûre qu'il m'a trahie... et, quand il sera là, frappez, et
que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort.

DON JUAN

Et vous m'attendrez ici ?

INÈS, sonnant

Maître ! (Gomez entre, Inès dépose son voile.) Des glaces, des
sorbets... Je soupe chez vous avec ce gentilhomme... (Gomez sort.)
Ou, si mieux vous aimez, prenez la clef et enfermez-moi !...

DON JUAN

Merci, ma lionne... J'ai confiance en votre parole.

(Il sort.)

Scène VII

Inès, seule.

Ô Sandoval ! Sandoval !... c'est bien infâme de me traiter
ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on
n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une
taverne ! (Gomez entre, suivi de deux valets portant une table toute
servie.) Bien, notre hôte, merci ! (Gomez sort.) Je t'avais fait maître
de ma personne, Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et

voilà ce que tu as fait de ce trésor !... N'importe, ta dernière volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera demain pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. (Elle tire le voile devant la Madone.) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. (Se retournant.) Fermez les yeux et priez, priez pour moi. (Elle verse le poison dans la bouteille.) Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort !... et, dans cette croyance, ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Et maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. Des pas... (Allant à la fenêtre.) Deux hommes !... ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. (Elle l'ouvre.) Ce sont eux. La nuit est si noire, que je ne puis distinguer lequel est don Luis et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées !... ils se battent. (On entend le cliquetis du fer.) Un cri !... l'un des deux tombe !... lequel ?... Si c'était don Juan !... malheur ! qui me vengerait de Sandoval ?... On vient... on monte... don Juan !...

Scène VIII
Don Juan, Inès.

DON JUAN

Vous êtes libre, Inès !...

INÈS, immobile

Où, je l'ai vu tomber.

DON JUAN

Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, prenant un flambeau

C'est bon, je reviens.

DON JUAN, l'arrêtant

Où allez-vous ?

INÈS

M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

Scène IX

Don Juan, seul.

Va donc, Inès, va... car c'est bien lui ! (Passant la main sur son front.) Allons, don Juan... qu'est-ce donc ? Ce n'était qu'un homme, après tout... Oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille...Eh bien, tant mieux ! cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route ! Allons, allons... C'est un rival de moins et une maîtresse de plus. (À Inès, qui rentre.) Venez, ma charmante !

Scène X

Don Juan, Inès.

DON JUAN

Eh bien, Sandoval ?...

INÈS, pâle et posant son flambeau sur la table

Sommes-nous ici pour parler de lui ?

DON JUAN

Vous avez raison, sur mon âme !... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime ! je vous aime ! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous souvenir du passé, nous y sommes pour jouir du présent... (S'asseyant et tendant son verre à Inès, qui verse.) À nos amours, Inès !

INÈS

À nos amours, don Juan !

DON JUAN, le verre à la main

Asseyez-vous... C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... Mais c'est chose rare que ces amours juvéniles et transparentes, et nul ne peut dire, en voyant

sourire une femme, que cet amour est exempt de perfidie... (Regardant son verre.) C'est une bonne chose que le vin !... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. (Avec nonchalance.) « Don Juan, me disait Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. » C'était un homme d'un grand sens que Sandoval ; qu'en dites-vous, madame ? (Inès, sans répondre, boit le vin empoisonné ; don Juan la suit des yeux ; puis, quand elle a fini, il appelle.) Gomez ! (Gomez entre, portant une bouteille ; don Juan lui montrant le vin versé par Inès.) Quel est ce vin ?

GOMEZ

Du montilla.

DON JUAN

Et celui que tu apportes dans cette bouteille ?

GOMEZ

Du val-de-peñas.

DON JUAN, posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre

Verse du val-de-peñas, je le préfère. (Gomez verse.) Merci ! (Gomez sort.) Allons ! (Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.) Eh bien, qu'y a-t-il, mon amour ? (Il boit.)

INÈS, se soutenant au dossier d'un fauteuil

Rien ! rien !

DON JUAN, se levant

Rien, n'est-ce pas ? si ce n'est que doña Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même : « J'aurai bon marché de cet homme ; je vais lui faire tuer d'abord mon amant, qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... » Il y a, du reste, grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... (Jetant son manteau sur ses épaules.) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame ?

INÈS

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame du Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JUAN

La chose sera fait en conscience ! j'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... (Il achève son verre.) Merci, doña Inès, merci !

(Il sort.)

INÈS, allant tomber près de la Madone
Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi !

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur du tombeau du comte de Marana. D'un côté du théâtre, des entassements de roches de diverse nature se perdant dans les frises, et dont les anfractuosités forment un escalier naturel qui descend jusqu'au pied des murs du tombeau.

Scène première

Don José, le mauvais Ange.

LE MAUVAIS ANGE, à don José, qui est
assis sur une des roches supérieures

Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÉ, se levant

C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE

À la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer ; il y a à cette heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passe-ports signés don Juan.

DON JOSÉ

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête !

LE MAUVAIS ANGE, s'arrêtant

Vraiment, si Votre Seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÉ

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche... Marche !

LE MAUVAIS ANGE, descendant

quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau

Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or ! va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre ; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÉ

Je n'ai pas le temps d'être ambitieux... Marche !

LE MAUVAIS ANGE

Pardon ! mais, si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et, lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et, avec chacun d'eux, vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François I^{er}, et la femme de Henri VIII.

DON JOSÉ

Il n'y avait en ce monde qu'une femme que je désirasse posséder ; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... Marche !

LE MAUVAIS ANGE

Nous sommes arrivés ; voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÉ

Mais la porte ?

LE MAUVAIS ANGE

Ah ! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court ;

elle est de l'autre côté.

DON JOSÉ

Et comment entrerais-je ?

LE MAUVAIS ANGE

N'est-ce que cela qui vous inquiète ? (Il souffle, le mur s'écroule.) Passez, monseigneur ; quant à moi, je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

Scène II

Don José, le comte de Marana, couché sur sa tombe ;
le mauvais Ange, assis en dehors.

DON JOSÉ, s'avançant avec respect

Pardon, mon père, si je descends dans votre tombeau avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père ; eh bien, s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal ; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils aîné ; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom ; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté ; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous ? votre fils bien-aimé sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir ; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et mettiez votre signature au bas de cet acte.

(L'effigie du comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don José, signe, laisse tomber le parchemin, et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.)

DON JOSÉ, les bras étendus et les yeux fixes

Père ! père !... Mais non, le voilà redevenu immobile. (Lui prenant la main.) Froid ! c'était une illusion... Et ce parchemin ? (Il ramasse le parchemin et regarde.) Il a signé ! Ah ! je ne suis donc plus un vassal ! je ne suis donc plus un bâtard ! je suis don José de Marana. Merci, père, merci ! (L'embrassant au front.) Tu m'as donné le droit de porter l'épée !... Malheur à toi, don Juan, malheur !

(Il s'élançait hors du tombeau
et monte vivement l'escalier de roches.)

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien, vous ne m'attendez pas, monseigneur ?

DON JOSÉ

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE

Mais, moi, j'ai encore besoin de vous, maître !

(Il s'élançait sur ses pas.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une église avec des tombeaux.

Scène première

Don Juan, entrant ; Dom Sanchez,
Marthe, agenouillée et priant ; religieuses.

Les vêpres finissent.

DON JUAN, s'adressant à dom Sanchez, qui va sortir
Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes
filles est sœur Marthe ?

DOM SANCHEZ

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN

Merci, mon père.

(Dom Sanchez sort ; toutes les religieuses se sont éloignées ;
il ne reste plus dans l'église que Marthe, qui prie,
et don Juan, qui la regarde, appuyé contre un bénitier.)

Scène II

Don Juan, Marthe.

Après un moment de silence, Marthe se lève
et s'avance vers le bénitier.

DON JUAN, lui présentant de l'eau bénite
Dieu soit avec vous, sœur Marthe !

MARTHE, le regardant

Merci, mon frère ; mais d'où savez-vous mon nom ?

DON JUAN

Je l'ai appris d'une personne qui vous était bien chère ; et,
comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois,
je l'ai retenu à la première.

MARTHE

Vous connaissiez ma sœur Inès ?

DON JUAN

J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE

Oui ; j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient ; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que doña Inès d'Almeida était morte, et que doña Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit : « Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur. »

DON JUAN

Doña Inès est ensevelie dans cette église ? Tant mieux ! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE

Elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame du Rosaire qui la protège, que, vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau ! Hélas, la mort a été bien vite jalouse de la vie ; et la tombe s'est lassée d'attendre !... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur !

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

DON JUAN

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles ? Ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, se rapprochant

Oh ! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer une syllabe.

DON JUAN

« Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame du Rosaire ; dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée ; mais ajoutez que je n'ai pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre. »

MARTHE

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire à Dieu ; car, lorsque j'entraï dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et

notre père y paya ma dot, et voilà tout !

DON JUAN

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu ?

MARTHE, voulant s'éloigner

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son âme, qui nous écoute, que je répète ici ses dernières volontés. Elle me dit donc : « Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune âme comme celle de ma sœur ; dites-lui donc en mon nom que, si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique... (Marthe regarde don Juan ; pause d'un instant ; don Juan continue) ; que, si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure ; que, si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre ; alors, dites-lui qu'elle lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon âme. »

MARTHE

Hélas ! hélas !

DON JUAN

« Mais que, si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantements, tous ses délices ; que, si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée, elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir ; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas ? » Je le lui ai promis. Eh bien, Marthe, au nom de votre sœur, votre frère vous interroge ; voyons.

MARTHE

Oh ! mon Dieu ! ce sont des sentiments si inconnus que ceux

que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN

Pourquoi craindre ? Ces sentiments inconnus sont sans doute ceux de votre âge ? C'est le besoin d'aimer et d'être aimée ; ce sont les battements d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol ; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre âme ; ce sont des pressentiments d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs perdus d'un bonheur passé.

MARTHE

Oh ! oui, oui, c'est cela.

DON JUAN

Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle ; elle vous dit : « Marthe, on m'a calomnié à tes yeux ; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales ; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan : je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe ! tes yeux se sont illuminés du feu de ton âme ; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse ; ta taille d'enfant s'est développée sous la robe sainte ; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend ! »

MARTHE

Oh ! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN

Et, parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit : « Marthe, ma bien-aimée, je t'ai vue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas !... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités ?... Fleur de beauté, tu dois éclore

dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe ! franchis la porte de ton couvent ; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour. »

MARTHE

Oh ! mais c'est bien cela ! Par quelle magie devinez-vous ainsi mes plus secrètes pensées ?... Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... qui vous a dit qu'il venait les visiter ?...

DON JUAN

Qui me l'a dit, Marthe ? qui me l'a dit ?... Oh ! si vous ne me devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, le regardant

Mon Dieu !

DON JUAN

Je vous ai reconnue, moi... À l'instant où je vous vis, je me suis dit : « Celle que je cherche, la voilà !... la bien-aimée de mon cœur, la voilà !... la fiancée de mes rêves, la voilà ! c'est elle ! » Car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et, si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE

Eh bien, écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne ; si je fais mal, je l'ignore... mais c'est étrange, ce que je vais vous dire. Je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre ; eh bien, cependant je vous ai reconnu ; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondée d'une mélodie familière à mon oreille ! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom... certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom !... eh bien, il m'a semblé que c'était un nom familier à mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis, en ce moment même, malgré moi, à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon

esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui y dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom !... don Juan, j'aime votre voix !... don Juan... (Se précipitant le front contre terre.) Pardonnez-moi, mon Dieu ! Prenez pitié ! ici, dans votre église, dans votre maison sainte, j'allais lui dire : « Don Juan, je vous aime ! »

DON JUAN

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours ?

MARTHE

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

DON JUAN

Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre ?

MARTHE

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels ?

DON JUAN

Oubliez-vous qu'il y a un homme qui peut vous relever de ces vœux ?

MARTHE

Le saint-père !...

DON JUAN

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE

Ensemble ?

DON JUAN

Ensemble.

MARTHE

Et comment ?

DON JUAN

Vous fuirez.

MARTHE

Avec mon amant ?

DON JUAN, lui passant un anneau au doigt
Avec votre fiancé.

MARTHE, respirant

Ah !

DON JUAN

Nous lui dirons que, depuis longtemps, nous nous aimons, et c'est vrai ! car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un de l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de cette vie triste et solitaire que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE

Et, à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN

Marthe, conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit. (La cloche sonne.) Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir ; si je ne m'y rendais pas, on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN

Mais, aussitôt la prière finie ?...

MARTHE

Je reviendrai... Mais vous, vous retrouverai-je ?

DON JUAN

Oh ! oui.

MARTHE

Tant mieux ! car, si je ne vous retrouve pas, je mourrai !...
(Marthe sort.)

Scène III

Don Juan, puis Hussein.

DON JUAN

Au revoir... Ah ! ah ! ah ! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule ! Une femme du monde m'aurait pris

huit jours ; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées ! (Appelant.) Hussein ! Hussein ! (L'esclave paraît.) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent ; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN

Cela sera fait, maître.

DON JUAN

Va !

Scène IV

Don Juan, puis la statue d'Inès, puis les ombres de Dom Mortès, de Carolina, de Vittoria, de don Luis de Sandoval, puis l'ange du Jugement et l'ombre du comte de Marana.

DON JUAN

Maintenant, doña Inès, pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions ; mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour ?... D'ailleurs, vous avez contracté certain engagement avec moi, et vous êtes morte sans l'acquitter... Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non-seulement des prières, mais encore des remerciements, et, si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, agenouillée sur le tombeau d'Inès

Celle-ci.

DON JUAN, reculant d'un pas

Qu'est-ce à dire ?... Je crois que la statue a parlé ! Est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu ? Écoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre, afin de savoir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS

Viens.

DON JUAN

Me voilà.

(Il monte sur la première marche ; mais, au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.)

LA STATUE D'INÈS

Regarde !

(Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins, et un à la tête ; en même temps, une dalle se lève devant l'autel. Le moine tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors, à la gauche du tombeau, une deuxième dalle se lève : Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. À droite, et sans interruption, une troisième pierre se lève : Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Teresina et pour Sandoval, qui paraît le dernier. Toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le *De profundis*.)

DOM MORTÈS, après que le dernier
soupir de l'orgue s'est éteint

Je suis dom Mortès, révérend prier des dominicains. Sans pitié, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !...

(La lampe du tabernacle s'éteint.)

CAROLINA

Je suis doña Carolina de Valence. Comme j'allais au rendez-vous que don Juan m'avait donné, j'ai rencontré une rivale sur mon chemin ; elle m'a poignardée en me disant : « Carolina, c'est don Juan qui te tue !... » Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

VITTORIA

Le suis doña Vittoria de Séville. Don Juan me quitta pour une

autre femme ; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher. Mon crime et ma mort sont à don Juan... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

TERESINA

Je suis doña Teresina, fiancée de don José. Don Juan m'enleva évanouie ; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée ; je n'ai pu survivre à ma honte, je me suis précipitée dans le Mançanarès... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge s'éteint.)

SANDOVAL

Je suis don Luis de Sandoval d'Ojedo. J'ai joué contre don Juan ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse ; j'ai tout perdu... J'ai joué contre lui ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !...

(Le cierge s'éteint.)

L'ANGE DU JUGEMENT, une épée flamboyante
à la main, descend du ciel et s'arrête à une
quinzaine de pieds au-dessus du cercueil

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan ?

LE COMTE DE MARANA

Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de mon fils !

L'ANGE DU JUGEMENT

Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir !

(L'ange remonte au ciel et les fantômes rentrent en terre.)

La statue lâche don Juan, qui tombe sur le pavé de l'église.)

Scène V

Don Juan, évanoui ; Marthe.

MARTHE

Don Juan, me voilà ; je suis prête à vous suivre... Don Juan, où êtes-vous ? (L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.) Don Juan, mon fiancé, mon époux !

DON JUAN, revenant à lui

Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux ! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir !...

(Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan.)

SEPTIÈME TABLEAU

Le cloître d'un couvent de trappistes ; au milieu, une grande crois de pierre entre quatre cyprès. Çà et là des tombes. Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

Scène première

Dom Sanchez, don Juan, couché sur une tombe.

DOM SANCHEZ

Frère Juan.

DON JUAN, relevant son capuchon

Me voilà.

DOM SANCHEZ

Que faites-vous ici ?

DON JUAN

Vous le voyez, mon père, j'accomplis une des règles de notre ordre saint, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ

Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ces murs étroits comme un tombeau ! La nuit a été terrible, ô mon père !

DOM SANCHEZ

Je n'ai rien entendu.

DON JUAN

Vous dormiez.

DOM SANCHEZ

Je priais.

DON JUAN

J'ai voulu prier aussi, moi ; puis, quand j'ai vu que je ne pou-

vais prier, j'ai voulu dormir ; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres ? À peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient ! Oh ! le monde ! le monde ! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis, mon père ? Le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi ; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais. Je sautai à bas de mon lit ; je me précipitai dans le cimetière ; le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange ; oh ! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des éléments ; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à celui de la nature ! Oh ! tous les deux ont été terribles ; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine !...

DOM SANCHEZ

Ce sont les nuits d'orage qui font les jours tranquilles ; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sombre va finir pur ! Il en est ainsi de la vie ; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature ; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu !

DON JUAN, s'asseyant

Qu'il souffle donc sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DOM SANCHEZ

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans ton cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur ton front brûlant. En attendant, crois, espère et prie ; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(Il sort.)

Scène II
Don Juan, seul.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche ; et, tant que j'entends votre voix, je crois, j'espère, et je prie ; mais, dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'âme, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux fixés au ciel.)

Scène III
Don Juan, Marthe.

MARTHE, vêtue d'une robe blanche déchirée
et verdie par l'herbe, les cheveux épars,
passe par une brèche, et entre en scène

Oh ! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent !
J'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrapent pas. (Elle se cache derrière un cyprès.) Don Juan ! don Juan !

DON JUAN, l'apercevant

Grand Dieu, est-ce Marthe ? Oh ! mon Dieu, donnez-moi des forces contre l'amour !

(Il reste immobile.)

MARTHE

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherais comme cette nuit dans les buissons avec les oiseaux... Il fait froid, la nuit !

DON JUAN, les bras étendus vers elle

Marthe ! Marthe !

MARTHE

Et pourtant ils chantent en se réveillant ! Je sais ce qu'ils chantent, moi ; je suis leur sœur ; ce matin, il y en avait un qui disait :

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,

Quand je planais sur les étoiles,
 Au lieu de marcher sur des fleurs...

(Apercevant don Juan.)

Tiens, une statue... Elle s'est endormie au soleil... Il fait bon au soleil ! (Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.) Le soleil vient de Dieu.

(Elle rit comme un enfant.)

DON JUAN

Pauvre enfant, elle est folle !

MARTHE, appelant

Don Juan ! don Juan ! me voilà, mon fiancé ; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne !

DON JUAN

Prenez pitié de moi, mon Dieu ! prenez pitié de moi !

MARTHE

Et puis je suis riche, maintenant ; j'ai hérité des châteaux et des bijoux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN

Qui t'a dit cela ?

MARTHE, levant la tête

Inès. Elle revient toutes les nuits ; car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son âme est errante ; elle aussi, elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre ;
 Je n'ai ni bière, ni linceul...

Tiens, tiens... la vois-tu qui passe ?... Oui, sœur, oui, je sortirai ton corps de cette église, pour que ton âme perdue puisse revenir le visiter... Je le couvrirai de terre ; puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... Les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah ! ah ! ah ! ils ne savaient pas que j'ai des ailes... Ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. (Commençant par rire et finissant par

sangloter.) Ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! que je souffre, mon Dieu !

DON JUAN

Marthe ! reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE

Laissez-moi, je sais de belles prières. (S'agenouillant.) Je vais prier.

Ô Vierge sainte... étoile... matinale,
Miroir... de pureté, vous qui priez pour nous.

Oh ! je ne me rappelle plus... Si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. (Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idées.) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs (se relevant) ; il faut que j'en cherche d'autres, maintenant ; j'ai cueilli toutes celles qui sont ici. (Elle s'éloigne en appelant.) Don Juan ! don Juan !

Sortons promptement de la ville ;
Nous trouverons, beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.
Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(La voix se perd dans le lointain.)

DON JUAN, marchant derrière elle jusqu'aux cyprès

Ô mon Dieu ! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même ; tout ce que je touche se brise ou se flétrit ; et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison.

Scène IV

Don Juan, appuyé contre le cyprès ;
don José, le mauvais Ange.

Don José et le mauvais Ange paraissent
à la brèche du fond ; la nuit commence à venir.

LE MAUVAIS ANGE

Par ici, seigneur don José, par ici !

DON JOSÉ, étonné

Dans un cloître ?

LE MAUVAIS ANGE

Votre Seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger ?... Voilà votre homme.

DON JOSÉ

Sous ce costume ?

LE MAUVAIS ANGE

Regardez.

DON JOSÉ, s'élançant par-dessus le mur

Oui, je le reconnais. (Il s'approche de don Juan, et, arrivé près de lui, il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.) Je te trouve enfin, don Juan.

DON JUAN, se retournant

C'est toi, frère ? Sois le bienvenu !

DON JOSÉ

Je te saluai des mêmes paroles lorsque tu m'apparus au château de Villa-Mayor ; il paraît que, si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles, tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... Connais-tu ce parchemin ?

DON JUAN

C'est celui que j'arrachai aux mains mourantes de dom Mortès... Le Seigneur me pardonne !

DON JOSÉ

Connais-tu cette signature ?

DON JUAN

C'est celle de notre digne père... Le Seigneur a fait un miracle, sans doute, et je l'en remercie.

DON JOSÉ

Et sais-tu ce que contient cet écrit ?

DON JUAN

C'est la reconnaissance de don José, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÉ

Tu avoues donc que je suis gentilhomme ?

DON JUAN

Oui, frère.

DON JOSÉ

Que tu n'es que le second fils, toi ?

DON JUAN

Oui, frère.

DON JOSÉ

Et que tu me dois hommage, comme ton aîné ?

DON JUAN

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÉ

Ce n'est point cela que je veux !

DON JUAN

Que voulez-vous ?

DON JOSÉ

Voici deux épées... Choisis.

DON JUAN

Et pour quoi faire ?

DON JOSÉ

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées ?... Je vais te le dire alors : Parce que je te hais d'une haine de frère !... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus longtemps tous les deux ! parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre ! Voilà deux épées, te dis-je ! voilà une tombe prête...

DON JUAN

Je l'ai creusée pour moi, frère, et, si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... Frappe...

DON JOSÉ, prenant une des deux épées

Si j'avais voulu te tuer comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées... En garde ! don Juan, en garde !

DON JUAN

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes, le front dans la poudre...

DON JOSÉ, le prenant sous le bras

Debout ! hypocrite, debout !

DON JUAN

Je t'obéis !

DON JOSÉ

Prends une de ces épées.

DON JUAN

Adieu, frère.

DON JOSÉ

Où vas-tu ?

DON JUAN

Laisse-moi aller.

DON JOSÉ

Te laisser aller, toi !... mais tu oublies donc ?

DON JUAN

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÉ

C'est cela !... et parce que, lassé de vices, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtement ?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas ?

DON JUAN

Mon repentir.

DON JOSÉ

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur et la vie à ma fiancée ?... rendra-t-il la vie à mon épouse ?... Que m'importe ton repentir, à moi ! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains ?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Teresina, don Juan ? Tu le pouvais, il fallait le faire ; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc ! du courage, don Juan ! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous nous battions...

DON JUAN

Jamais, frère...

DON JOSÉ

Je saurai bien t'y forcer... Prends garde !... ce que tu as fait, je le ferai !... Tu m'as jeté ce parchemin au visage... (Il le lui jette.)
Tiens !...

DON JOSÉ

Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÉ

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme... (Il lui déchire sa robe.)
Tiens !...

DON JUAN

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÉ

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN

Don José, tu feras plus que tout cela : tu me feras perdre mon âme.

DON JOSÉ, le frappant du plat de son épée

Tiens !

DON JUAN, s'élançant sur l'épée

Ah !

DON JOSÉ

Enfin !

(Combat de quelques secondes ; don Juan touche don José.)

DON JUAN

Frappé ?

DON JOSÉ, chancelant

Oui, frappé !... le frère frappé de la main du frère !... (Il tombe. Se relevant.)
Le frère, maudissant le frère !... le sang du frère sur la tête du frère...

(Il expire.)

DON JUAN le regarde un instant,

puis prenant son manteau et son chapeau

Don José dans la tombe de don Juan ! Allons, décidément, il

paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.)

LE MAUVAIS ANGE, riant

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi... Tu ne m'as pas trompé... Merci !

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une cellule au couvent de Notre-Dame du Rosaire.

Scène première,
Marthe, Ursule

Marthe est couchée sur un lit à rideaux blancs, et paraît endormie.
Ursule se tient à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

UN ANGE, entr'ouvrant les rideaux du lit

Pauvre créature brisée,

Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,

Comme une goutte de rosée,

Une aurore, tombas du ciel,

La mère de toute clémence,

Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,

Voyant ton esprit en démençe

Perdu dans la nuit de l'erreur,

Pour toi craint un trépas funeste,

Et m'envoie à ton lit, messenger consolant,

Afin que mon souffle céleste

Rafrâichisse ton front brûlant ;

Et, dans cette heure qui délivre,

Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,

À défaut de force pour vivre,

Te rend la raison pour mourir.

Afin que ton âme choisisse,

Libre, comme l'esprit doit l'être au dernier jour,

Ou des rigueurs de la justice,

Ou bien des trésors de l'amour.

(L'ange referme les rideaux, et disparaît par derrière.)

MARTHE, se réveillant

Merci, bel ange, merci ! Oh ! ton souffle m'a enlevé du front

un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore ?... Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE

Eh bien, ma sœur ?

MARTHE

C'est vous, Ursule...

URSULE

Vous me reconnaissez ?

MARTHE

Oui ; j'ai eu le délire, n'est-ce pas ?

URSULE

Et vous vous êtes sauvée ; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas ?

MARTHE

Non, car je ne suis plus folle...

URSULE

Quel bonheur pour notre sainte communauté, à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle !

MARTHE

Ne vous pressez pas trop, ma sœur ; car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie et non mon amour... Courez, je vous prie, chercher notre saint directeur, et dites-lui qu'une mourante réclame son ministère.

URSULE, sortant

J'y vais, ma sœur...

Scène II

Marthe, puis le mauvais Ange.

MARTHE

Oh ! jamais il n'arrivera à temps ; oh mon Dieu !... oh ! je sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan ! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime ! mourir en le laissant

au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre !
Oh ! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan !

le MAUVAIS ANGE, soulevant le rideau

C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, épouvantée

Qui me parle ?

LE MAUVAIS ANGE

Celui que tu as appelé.

MARTHE

Que viens-tu faire ?

LE MAUVAIS ANGE

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan ?

MARTHE

Oui.

LE MAUVAIS ANGE

Eh bien, j'accepte.

MARTHE

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte !

LE MAUVAIS ANGE

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel pourvu que la chose se fasse ?

MARTHE, frissonnant

Tu es le mauvais esprit... Oh ! oh !

LE MAUVAIS ANGE

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE

Je veux le revoir !... oui... oui, je le veux à tout prix !

LE MAUVAIS ANGE

Rien de plus facile.

MARTHE

Que faut-il faire ?

LE MAUVAIS ANGE

Signer ce papier.

MARTHE

Que contient-il ?

LE MAUVAIS ANGE

Le pacte proposé.

MARTHE

Mille ans pour un jour !

LE MAUVAIS ANGE

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact ; nous sommes gens d'honneur, en enfer !

MARTHE

Et quand le reverrai-je ?

(On entend frapper.)

LE MAUVAIS ANGE

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE

Oh ! je serai morte avant qu'il entre dans cette chambre !

LE MAUVAIS ANGE

Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré ?

MARTHE

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE

Attends.

(Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.)

MARTHE

Ah !

LE MAUVAIS ANGE

Ce n'est rien... Signe.

MARTHE

En aurai-je la force ? Ah ! (Signant.) Ah ! je me meurs.

(Elle laisse tomber la plume.)

LE MAUVAIS ANGE

Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah ! ah ! ah ! chacun son tour, mon bon ange.

(Il disparaît.)

MARTHE

Ah ! don Juan ! don Juan ! (En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.) À toi mon dernier soupir ! à toi ma dernière pensée.

(Elle meurt.)

Scène III

Marthe, Ursule, don Juan, sous l'habit d'un trappiste.

URSULE, ouvrant la porte

Dom Sanchez n'était point au couvent, ma sœur ; mais un saint homme que j'ai rencontré, et qui se charge de le remplacer...

DON JUAN

En m'offrant pour remplir cette sainte tâche, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites ; Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

Scène IV

Don Juan, Marthe.

DON JUAN

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... (S'approchant du lit.) Diable ! il me semble que la pénitente de dom Sanchez n'est point malade de vieillesse... Ma sœur... Elle ne me répond pas. Ma sœur... Évanouie, sans doute... (Lui touchant la main.) Glacée, morte !... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour !... Trésor enfoui, diamant perdu !... pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire ?... Je t'aurais aimée, car tu devais être jolie : de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage...

(Écartant les cheveux.) Mon Dieu !... oh ! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle !... c'est Marthe !... Marthe, froide... inanimée, morte !... Ah ! don Juan !... quel mauvais esprit as-tu irrité, que, depuis quelques jours, rien ne te réussisse et que tout aille au pis ? À qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan ?... Oh ! il y a cependant eu pour moi un temps de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit !... Ai-je donc perdu quelque amulette précieuse, quelque talisman souverain ?... Ou plutôt n'est-ce pas que, depuis que mon père a reconnu don José, il y a une malédiction sur moi ?... Autrefois, t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : « Je veux qu'elle vive », et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe ! Marthe !... ma bien-aimée !... (Il se penche sur elle, et reculant tout à coup.) Ah ! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... (La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.) Marthe !... (Lui saisissant vivement la main.) Toujours froid, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis ! Oh ! un mot, une parole !... (Marthe porte lentement un doigt à sa bouche.) Oui, je comprends... Ah ! ma fortune ne m'a donc pas abandonné ! je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant ! Ô Marthe ! cette fois, tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. (Courant à la fenêtre et l'ouvrant.) Hussein ! Hussein !

HUSSEIN

Monseigneur ?

DON JUAN

Les chevaux sont-ils prêts ?

HUSSEIN

Oui, monseigneur.

DON JUAN

L'échelle de cordes ?

HUSSEIN

La voilà.

(Don Juan assujettit l'échelle de cordes à la fenêtre ;
puis il se retourne et trouve Marthe debout.)

DON JUAN

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous !... Es-tu prête ? Veux-tu venir ? (L'heure sonne. Marthe compte froidement les coups du timbre sur ses doigts.) Minuit !... Eh bien ? (Marthe fait signe qu'elle est prête.) Allons !...

(Don Juan la conduit lentement vers la fenêtre.)

NEUVIÈME TABLEAU

Un vieux château en ruine donnant sur un lac derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit ; le théâtre n'est éclairé que par la lueur de la lune.

Scène première

Don Juan, Marthe, pénétrant au milieu des ruines.

DON JUAN

Vive-Dieu ! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas idée : cent cinquante lieues en vingt heures !... Il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que, pour ménager ses jambes, il est entré dans le ventre de mon cheval. (Regardant autour de lui.) En tout cas, s'il a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir manqué de jugement pour le choix de l'auberge... (À Marthe.) Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant !... Puis il faut que nous changions de costume : nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et, si nous ne voulons pas être reconnus et arrêtés, il faut troquer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient... Holà ! quelqu'un !... Il y a un très-bel écho, ici, mais voilà tout... Écuyers !... Camérières !... Personne ?... Je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali et de chercher un autre gîte. (Marthe, sans répondre, étend lentement la main. Des fem-

mes entrent par la porte de droite ; des valets par la porte de gauche.) Allons, il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine ?... (Marthe fait signe que oui.) Alors, je dois suivre ces... ces messieurs ?... (Marthe fait signe que oui.) Et nous nous retrouverons ici ?... (Marthe fait signe que oui.) Vous jurez de venir m'y rejoindre, Marthe ? (Marthe étend la main en manière de serment ; puis elle s'éloigne par la droite.) Pas un mot depuis notre départ de Madrid... Voilà, par ma foi, une étrange chose !

(Il sort par la gauche. Le mauvais Ange surgit au milieu du théâtre.)

Scène II

Le mauvais Ange, seul.

(Regardant vers la gauche.)

Va vêtir des habits de fête !

(Se tournant vers la droite.)

Et toi, ton funèbre linceul !

Mais à votre hymen qui s'apprête,

Je ne dois pas assister seul.

Il vous faut de joyeux convives,

Il vous faut des lumières vives...

Allumez-vous donc, feux d'enfer !

(Des flammes s'allument, bleuâtres et courant à ras de terre.)

Et vous, morts, reprenez la vie

Qui vous fut lâchement ravie

Par l'eau, le poison ou le fer !

Mais laissez dans vos tombes vides

Vos suaires aux plis mouvants

Et couvrez vos membres livides

De la parure des vivants ;

Faites luire à votre front pâle

Depuis la couronne d'opale

Jusqu'à la couronne de fleurs ;

Et, noble dame ou bachelette,

Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux ou menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.
Sa voix vous parle par ma bouche :
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord ;
Et, le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne,
Que roule le vent de la mort !

(À ce dernier vers, les fantômes apparaissent et commencent un ballet dans le genre de celui des nonnes de *Robert le Diable*. Tout à coup, don Juan apparaît, magnifiquement vêtu. Peu à peu, et au fur et à mesure que se développent les figures du ballet, don Juan, de riant qu'il était, devient rêveur, puis inquiet, puis effrayé. Il pâlit, chancelle, car il se sent au milieu de spectres et de fantômes.)

Scène III

Don Juan, les fantômes.

DON JUAN

Suis-je donc dans l'île des illusions ?... Est-il possible qu'un homme voie de pareilles choses autrement qu'en rêve ? suis-je bien éveillé, voyons, et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre ? Ceci est-il une coupe ?

UN SERVITEUR, voyant don Juan la coupe à la main

Que faut-il que je vous serve, monseigneur ?

DON JUAN

Du vin !... (Portant la coupe à sa bouche, et l'écartant aussitôt.)
Qu'est-ce que ce vin ?

UN HOMME ENVELOPPÉ D'UN MANTEAU

Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, jetant le vin, et tendant la coupe
De l'eau !... (Après avoir porté la coupe à sa bouche.) Qu'est-ce
que cette eau ?

L'HOMME AU MANTEAU

Les larmes que tu as fait répandre !

DON JUAN, se retournant furieux

Et toi, qui es-tu ?

L'HOMME, écartant son manteau,
et montrant sa poitrine ensanglantée

Don Luis de Sandoval d'Ojedo.

DON JUAN

Je croyais t'avoir mieux tué... Qu'as-tu fait de ton épée ?

SANDOVAL

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne me traversait la
poitrine.

DON JUAN

Eh bien, va la chercher, et reviens.

SANDOVAL

Es-tu donc las d'attendre la justice divine ?

DON JUAN

Oui ; car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois
jamais venir... Écoute : Dieu m'a donné une heure pour me
repentir ; je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer !...
(À peine don Juan a-t-il prononcé ces paroles, qu'au fond s'allume une
horloge de flamme, avec des heures de flamme, des aiguilles de flamme.
Le balancier glisse entre ces deux mots : *Jamais ! Toujours !* L'heure
marquée est minuit moins cinq minutes.)

Scène IV

Les mêmes, Sandoval, une épée à la main ; puis,
successivement, Carolina, Vittoria, Teresina, Inès, Marthe.

SANDOVAL

Es-tu prêt, don Juan ?

DON JUAN

Je t'attends... (Ils croisent le fer ; en touchant l'épée de don Juan,

celle de Sandoval s'enflamme. Don Juan, touché, jette un cri.) Ah !... Enfer ! disparu !... et moi, blessé !... (Il se tient encore debout. Voyant une ombre qui sort de terre.) Qu'est cela ? (C'est Carolina ; elle monte les degrés qui conduisent à l'horloge, et avance l'aiguille d'une minute. – Don Juan, s'affaiblissant.) Ah !... (Vittoria apparaît à son tour, monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. – Don Juan, s'affaiblissant encore.) Ah !... (Teresina monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. – Don Juan, de plus en plus faible.) Ah !... (Inès monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. – Don Juan, tombant sur un genou.) Ah !... (Marthe apparaît avec ses ailes d'ange et son étoile au front, plus belle, plus brillante, plus lumineuse que jamais.) Marthe !...

MARTHE

Don Juan, je t'ai aimé... Ange, je t'ai aimé ! je t'ai aimé, folle ! je t'ai aimé, morte !... Au nom de mon amour, qui a survécu à ma raison ; au nom de mon amour, qui a survécu à ma vie, repens-toi !

DON JUAN

Marthe !...

MARTHE

Don Juan, une larme de repentir qui tombe des yeux du coupable suffit à éteindre un lac de feu... Repens-toi, don Juan, repens-toi !

DON JUAN

Marthe !...

MARTHE

Don Juan, je suis l'ange du pardon, parce que je suis l'ange de l'amour... Je viens de la part du Seigneur... Repens-toi ! repens-toi !

DON JUAN

Il est trop tard ! minuit va sonner...

MARTHE, arrêtant l'aiguille

Les autres ont avancé l'aiguille pour te perdre : je l'arrête pour te sauver. Il te reste une seconde... Repens-toi, don Juan, repens-toi !

DON JUAN

Ange de l'amour, ange de la miséricorde, tu triomphes !...
Pardonnez-moi, mon Dieu ! je me repens !...

(Il se relève dans un dernier effort,
et va tomber aux pieds de Marthe.)

MARTHE

Seigneur, Seigneur, vous l'avez entendu !

On entend le chant des anges. Le fond s'ouvre
et montre toutes les splendeurs du ciel.)

DON JUAN

Mes yeux se ferment... Je meurs !...

MARTHE

Tu n'es qu'ébloui, don Juan : tes yeux vont se rouvrir pour
l'éternité !

DISTRIBUTION

| | |
|----------------------|----------------------------------|
| Le BON ANGE | M ^{lle} Ida |
| Soeur MARTHE | M ^{lle} Ida |
| DON JUAN | M. Bocage |
| DON LUIS DE SANDOVAL | M. Chilly |
| DON JOSÉ | M. Delafosse |
| DON CRISTOVAL | M. Émile |
| DON MANUEL | M. Charles C. |
| DON PEDRO | M. Tournan |
| DON HENRIQUEZ | M. Alfred |
| DON FABRIQUE | M. Albert |
| DOM MORTÈS | M. Héret |
| DOM SANCHEZ | M. Auguste |
| Le MAUVAIS ANGE | M. Mélingue |
| Le COMTE DE MARANA | M. Durocher |
| Le sénéchal | M. Vissot |
| GOMEZ | M. Marchand |
| HUSSEIN | M. Eugène |
| Un valet | M. Ernest |
| Un page | M. Jules |
| TERESINA | M ^{me} Adolphe |
| INÈS | M ^{me} Moralès |
| VITTORIA | M ^{lle} Georges Cadette |
| PAQUITA | M ^{me} Astruc |
| CAROLINA | M ^{me} Isabelle |
| JUANA | M ^{me} Cordier |
| Soeur URSULE | M ^{me} Aimé |
| L' ANGE DU JUGEMENT | M. Dupuis |
| Un ange | M. Lequien |
| La Vierge. | |